

## Recherches sociographiques



Gaston MIRON, *L'avenir dégagé. Entretiens 1959-1993*, édition préparée par Marie-Andrée BEAUDET et Pierre NEPVEU, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 2010, 420 p.

Vincent C. Lambert

Volume 52, numéro 1, janvier–avril 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045848ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045848ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lambert, V. C. (2011). Compte rendu de [Gaston MIRON, *L'avenir dégagé. Entretiens 1959-1993*, édition préparée par Marie-Andrée BEAUDET et Pierre NEPVEU, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 2010, 420 p.] *Recherches sociographiques*, 52(1), 165–166. <https://doi.org/10.7202/045848ar>

Gaston MIRON, *L'avenir dégagé. Entretiens 1959-1993*, édition préparée par Marie-Andrée BEAUDET et Pierre NEPVEU, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 2010, 420 p.

Après *Poèmes épars* et *Un long chemin*, un volumineux recueil de textes critiques, de conférences et d'interventions, les éditions de l'Hexagone publient une sélection importante des entretiens donnés par Gaston Miron.

Aucun poète québécois ne s'est plus raconté que lui. Bien sûr ces entretiens s'échelonnent sur presque un demi-siècle, mais on s'étonne tout de même d'une insistance à évoquer (souvent avec les mêmes mots) les moments cruciaux d'une existence qui allaient devenir les étapes d'une prise de conscience, la révélation progressive de ce que Miron appelle une pauvreté, une aliénation, une dépossession, une irréalité, à la fois personnelle et coloniale : l'invasion estivale des anglophones à Sainte-Agathe-des-Monts, son village natal, le « noir analphabète » de son grand-père sur la véranda, les mille métiers et la condition ouvrière, l'arrivée à Montréal et l'aliénation linguistique, jusqu'à la fameuse phrase de Patrice de La Tour du Pin : « Les pays sans légendes sont condamnés à mourir de froid ». La réitération du récit que Miron fait de lui-même est si frappante qu'on a parfois l'impression (presque inavouable) qu'il avait fomenté, consciemment ou non, cet acte de grande humilité qui consiste à faire de sa propre vie un parcours exemplaire, en la racontant encore et encore, pour servir sa légende, oui, mais pour mieux offrir cette récapitulation en miroir didactique, pour tendre à la nation le miroir de sa propre élucidation : « J'ai exposé sur la place publique une aliénation que tout le monde vivait intérieurement. » Il savait bien que l'histoire qu'il racontait de lui-même (ce qu'il nomme sa « mythologie personnelle ») pouvait être comprise comme une allégorie possible de l'histoire de son peuple. Dès sa première entrevue, en août 1959, Gilles Constantineau lui fait remarquer qu'il parle constamment de lui-même. Miron répond avec une phrase d'Henry Miller : « C'est peut-être en parlant de soi qu'on parle le plus des autres », avant d'appliquer cette même idée (une concentration gigogne de l'identité) à la place du Québec dans le monde : « L'axe de notre universalité doit traverser notre incarnation particulière ». Ou en d'autres mots, en 1960, cette fois pour répondre à ceux qui l'accusaient de régionalisme : « Je veux devenir tellement canadien que j'en devienne universel du même coup ».

En fait, Miron semble avoir tellement conscience de sa démarche qu'on se demande comment il a pu aussi formidablement tenir son pari. Son œuvre est véritablement devenue une œuvre-vie, c'est-à-dire une œuvre qui a fini par absorber son créateur, qui lui-même avait absorbé l'histoire et la géographie de son pays – un peu comme les *Feuilles d'herbe* de Walt Whitman, que Miron considérait comme un modèle. On découvre en effet à quel point Miron avait assumé passionnément le « débarras de l'histoire » canadienne-française, que ce soit par la récupération du folklore (quelques chansons sont ici transcrites, dont il faudrait faire un répertoire) et de nombreuses expressions orales entendues ici et là, ou encore par son immense respect des « pères » de la poésie québécoise, Nérée Beauchemin et Englebert Gallèze notamment. Tant d'éléments d'une pauvreté atavique qu'il a

cherché à sublimer, à conjurer en créant à partir d'elle, en la faisant « passer » dans le poème. Cela, il le fit en poésie, mais également, comme il le dit, sur le terrain, par le militantisme et l'édition. Et s'il est un aspect essentiel de l'œuvre mironnienne que les entretiens permettent de mieux comprendre, c'est bien ce déchirement entre la contemplation et l'action, cette culpabilité d'écrire quand tout est à faire. Or ces nombreux poèmes abandonnés, cette impossible résolution et les souvenirs qui en témoignent, le poème aussi bien que ce qui le nie, tout ce qui excède l'œuvre et semble l'empêcher, tout cela fait maintenant partie de son œuvre au même titre que *La marche à l'amour* ou les *Courtepointes*, tout cela contribue à structurer la figure, l'univers Miron. Si bien qu'on peut difficilement parler de cette œuvre sans considérer ce qui l'entrave.

Vincent C. LAMBERT

---

Mélissa BLAIS, « *J'haïs les féministes !* ». *Le 6 décembre 1989 et ses suites*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2009, 220 p.

La tuerie de 1989 à Polytechnique a laissé bien des traces. L'auteure de ces lignes, qui était assise sur les bancs d'un auditorium ailleurs à l'Université de Montréal au moment du crime, a vécu la fin de sa première session universitaire sous le signe du choc. Comment pouvait-on imaginer pareille haine à l'égard des femmes ? Comment la comprendre ? L'auteure du livre, Mélissa Blais, s'attache justement ici à retrouver les différentes manières par lesquelles divers acteurs et actrices de la société québécoise – et même au-delà – ont pu faire sens à propos de cette tragédie. Elle s'empare ici d'un sujet important, soit celui de l'analyse historique de l'évolution des discours médiatiques et féministes à propos de ce drame. Ses résultats de recherche mènent à faire valoir les conflits d'interprétation tout autant que la fabrication de certains consensus durables. Mélissa Blais se penche particulièrement sur les points de vue féministes, pour constater qu'à travers le temps, ceux-ci ont été relativement marginalisés au profit d'interprétations alternatives. Les discours féministes radicaux sont identifiés par l'auteure comme ayant été les plus malmenés à travers le temps.

L'auteure présente une typologie des discours qu'elle a repérés dans son étude des grands médias québécois et canadiens, des médias féministes spécialisés, des créations littéraires et audiovisuelles et des monuments commémoratifs. Ces discours offrent des interprétations de la tuerie à partir des causes structurelles, des motivations du tueur Marc Lépine, ou de la posture générale à adopter face à ce drame. Il s'agit d'abord des discours féministes, qu'ils soient plus ou moins radicaux, qui voient dans cette tuerie une manifestation claire du sexisme institué et du contrôle exercé sur les femmes par la violence, ensuite des discours portant sur les armes à feu et la nécessité de les contrôler, de ceux portant sur les meurtres collectifs, de nature sexiste ou non, de la posture du recueillement perçue comme seule réponse possible face à l'horreur, et enfin des discours sur la psychologie du tueur qui tentent d'expliquer ses gestes en se référant à ses problèmes personnels et en évaluant l'état de sa santé mentale.